

Histoire et civilisation du monde achéménide et de l'empire d'Alexandre

M. Pierre BRIANT, professeur

Alexandre le Grand aujourd'hui (iii)

Alexandre « grand économiste » : mythe, histoire, historiographie

Introduction

Le cours de l'an dernier et celui de cette année s'inscrivent dans une analyse globale de l'historiographie d'Alexandre et des images sur lesquelles elle s'est constituée et qu'elle a véhiculées, à travers études de spécialistes, manuels d'enseignement, ouvrages de vulgarisation, pour ne pas parler des films... Il se trouve que, dans l'énorme production sur Alexandre et ses conquêtes, on constate une lacune surprenante : on ne dispose à l'heure actuelle d'aucune étude d'ensemble sur l'historiographie. Tel est l'objectif des cours que l'on a programmés ici d'une manière pluri-annuelle, depuis le printemps 2000.

Deux thèmes ont été abordés et traités depuis 2000. L'un (traité ici-même entre 2000 et 2002), concernait la vision des Perses et de Darius dans l'historiographie antique et moderne d'Alexandre ; les résultats de l'enquête ont été présentés dans les résumés des cours du Collège, et, d'une manière infiniment plus développée et argumentée, dans un livre paru en 2003 (*Darius dans l'ombre d'Alexandre*, Fayard). Le second thème a été traité dans le cours de l'année 2003-4 : « Alexandre et l'hellénisation de l'Asie », thème que l'on peut suivre de l'Antiquité jusqu'à la période la plus contemporaine¹.

Il est tout à fait clair que le jugement sur Alexandre « constructeur » ou « destructeur » est articulé sur une évaluation portée sur les conséquences de la conquête sur les peuples conquis eux-mêmes, et singulièrement sur le développe-

1. Voir *Annuaire* 104, 2003-2004, p. 861-866, et, sous une forme très développée, « "Alexandre le Grand et l'hellénisation de l'Asie" : l'histoire au passé et au présent », *Studi Ellenistici* (Pise), XVI, 2005, pp. 9-69.

ment économique et commercial. D'où le choix que l'on a fait cette année du thème « Alexandre grand économiste », et/ou « Alexandre rénovateur d'une Asie immobile ou stagnante ». L'image induite par ces formules est celle d'un Alexandre impulsant une vie économique nouvelle aux pays d'Orient, y inoculant les ferments d'une économie ouverte, fondée sur la mise en valeur des terres, sur l'ouverture de routes nouvelles et sur l'expansion du commerce mondial. La logique de ce type de présentation revient évidemment à valider l'image d'un « Alexandre constructeur », mais aussi, en creux, l'image d'une « Asie stagnante » appelée à être régénérée par la conquête venue d'Europe.

Il paraît indispensable de partir de la présentation de Droysen (à partir de 1833), y compris parce qu'elle est traditionnellement considérée comme novatrice et fondatrice. Il est d'ailleurs singulier que, dans l'énorme bibliographie droysénienne, il n'existe pas d'études spécifiquement consacrées au thème d'Alexandre « économiste ». Ce nouveau retour à Droysen permettra de voir autour de quelles sources, observations, argumentations et concepts s'est forgée la conception de Droysen, de voir également l'ampleur du succès qu'elle connut tout au long des XIX^e et XX^e siècles. Mais, on le verra, le retour à Droysen a un autre objectif, c'est de se demander si, comme on continue de le postuler aujourd'hui généralement, Droysen a construit de toutes pièces l'image d'Alexandre, et la conception même de la période hellénistique (dont la paternité historiographique presque exclusive lui est régulièrement attribuée), ou si l'on ne devrait pas mieux tenir compte des avertissements qu'Arnaldo Momigliano en 1952² et Elias Bickerman dix ans plus tôt ont émis sur ce point³. Envisager la question et le débat dans toutes leurs composantes suppose et impose de remonter au XVIII^e siècle : ne serait-ce pas plutôt au cours du siècle des Lumières que s'est forgée (même partiellement) la nouvelle image d'Alexandre, celle précisément que l'on va retrouver chez Droysen ? Tel est le programme du cours, qui sera poursuivi et complété l'an prochain.

1. Droysen, Alexandre et la « rénovation économique de l'Asie » : résumé des thèses

Comme la plupart des ouvrages consacrés à Alexandre le Grand, celui de Droysen comprend essentiellement une suite de chapitres narratifs organisés sous une forme chronologique. Bien entendu, au passage, l'auteur fait état de réflexions plus globales ou/et à vocation synthétique. Mais, d'une manière qui, elle aussi, sera largement suivie par tous ses successeurs, le jugement d'ensemble sur l'organisation administrative de l'empire est développé dans la courte période de deux ans environ qu'Alexandre passe entre son retour de l'Inde et sa mort (325-323). Il a aussi consacré à la question un article savant, qui porte surtout

2. *George Grote and the study of Greek History*, London, 1952 = *Problèmes d'historiographie ancienne et moderne* (Paris, 1983, pp. 365-366).

3. Dans un article dont, l'an dernier, l'on a analysé le contenu et le contexte.

sur les frappes monétaires, ainsi que sur l'organisation des satrapies occidentales (= *Kleine Schriften*, II, pp. 232-252). Dans ses livres successifs⁴, sans que l'on y repère de grandes évolutions, Droysen traite les sujets suivants : la « Réforme administrative et fiscale » ; « La prospérité de l'empire » ; « Les routes terrestres » ; « Les marchés et les ports » ; « Les routes maritimes ».

Très brefs, ces développements sont ainsi introduits : « Telle fut la deuxième partie de l'œuvre qu'Alexandre s'était proposée : l'organisation de la paix, plus difficile que la conquête par les armes et qui devait apporter à celle-ci justification et durée » (p. 459). On retrouve ces développements, un peu plus détaillés, à l'intérieur d'un des derniers chapitres de l'édition allemande = *Histoire de l'Hellénisme* (I, trad. frise 1883 : 680-700), situé dans le même contexte : « Et c'était là, pourrait-on conclure, que commençait la seconde partie de la tâche qu'Alexandre s'était imposée, le travail pacifique, qui, plus difficile que les victoires des armes, devait les justifier en en consolidant les résultats et leur assurer l'avenir » (p. 684 = p. 290 : *Friedensarbeit/Waffensiege*). Les expressions utilisées et les conceptions qu'elles évoquent et impliquent sont dignes d'être relevées. Il s'agit là, en fait, d'une prise de position de Droysen sur le phénomène même de la conquête et de la domination. Est-elle ou non légitime ?, — problème qui a été débattu au XVII^e siècle et tout au long du XVIII^e siècle. Droysen a abordé cet aspect, qui lui tient manifestement à cœur, dès l'analyse de la politique d'Alexandre, alors à Babylone (331), vis-à-vis des Perses et des Iraniens : « La puissance d'Alexandre, si petite relativement aux immenses territoires de l'Asie et au nombre de leurs habitants, devait trouver dans les bienfaits qu'elle apportait aux vaincus son apologie, et dans l'adhésion des peuples son appui et son avenir... » (*Hellénisme*, I, p. 346). Il y revient plus longuement et de manière synthétique, alors qu'Alexandre, au retour de l'Inde, doit remettre son empire en ordre. La conclusion de la (pourtant brévisissime) analyse est grandiose : « En voilà assez pour faire remarquer quelle importance eurent les succès d'Alexandre au point de vue économique. Peut-être, sous ce rapport, n'a-t-on jamais vu depuis l'influence d'un homme produire une transformation si soudaine, si profonde et sur une étendue aussi immense. Cette transformation ne fut pas le résultat d'un concours de circonstances fortuites, mais, autant qu'on puisse en juger, elle fut voulue et poursuivie avec pleine conscience du but » (pp. 690-691).

Les succès économiques attribués par Droysen sont de différents ordres, étroitement imbriqués les uns dans les autres. C'est d'abord la mise en circulation des trésors royaux perses (p. 349 ; 687-689), qui eut pour conséquence de rendre actives pour le commerce et la production les richesses thésaurisées par les

4. L'on a présenté en détail les différents livres, dans leurs éditions successives et leurs diverses traductions (en particulier la traduction française de la *Geschichte Alexanders des Grossen*, 1833, par Benoist-Mechin, puis celle de la *Geschichte des Hellenismus* sous la direction de Bouché-Leclercq). Depuis lors, la traduction dite Bouché-Leclercq a été rééditée aux éditions Millon (*Histoire de l'Hellénisme*, I-II, 2005), heureusement munie de toutes les notes infrapaginales et des appendices (absents de la réédition « Bouquins », Lafont, 2003).

Grands rois : « ... quand la nouvelle puissance royale qui régnait maintenant sur l'Asie donna la volée à ces richesses jusque-là ensevelies, lorsqu'elle les laissa déborder de son sein, comme le cœur projette le sang, il est facile de comprendre que le travail et le commerce les répandirent, par une circulation de plus en plus rapide, à travers les membres longtemps ligaturés de l'empire ; on voit comment, par ce moyen, la vie économique des peuples, dont la domination perse avait sucé les forces comme un vampire, dut se relever et prospérer ... ».

Cette mise en circulation de frappes monétaires est accompagnée, toujours selon Droysen, de mesures complémentaires, telles que la suppression des prélèvements en nature, et des investissements sous forme de grands travaux. À ce titre, l'ouverture de nouvelles voies de commerce et l'expansion sans fin des échanges commerciaux entre les peuples ont été, à ses yeux, le moteur premier des bouleversements économiques : d'où l'importance accordée à la fondation d'Alexandrie (« La possession de l'Égypte ouvrait des perspectives immenses »), elle-même articulée avec la conquête de l'Inde, la descente de l'Indus, la navigation de Néarque dans le Golfe persique (« Alexandrie d'Égypte, depuis quatre ou cinq ans qu'elle existait, était déjà un point central pour le commerce des mers qui entourent la Grèce ; il fallait maintenant que ce système de grandes communications fût complété par l'occupation du delta de l'Indus, par la fondation d'une place de commerce sur l'Océan, située dans une position favorable, enfin par l'ouverture de routes pour le négoce telles que les dessinait déjà, en remontant vers l'intérieur, la ligne des villes helléniques, et telles que les faisait espérer la communication par mer entre les bouches de l'Indus et celles de l'Europe... »), — et sa propre activité en Basse-Babylonie (réouverture du Tigre à la navigation par destruction des *katarraktes* mises en place par les Perses), — enfin ses projets vers l'Arabie (« ... coloniser ces régions et rattacher sur ces points les routes de terre qui traversent l'Arabie à la route de mer qui contournerait la presqu'île, route dont la découverte devait être le but de la prochaine expédition... »).

Au total, il convient d'insister sur la très grande cohérence de la pensée de Droysen : même si la croissance du commerce mondial est bien le fil rouge de la politique attribuée à Alexandre, l'économie n'est pas une catégorie à part : elle est enchâssée très intimement dans une vision plus globale encore, celle de l'unité du monde connu, à travers la naissance de nouveaux réseaux et de nouvelles solidarités.

2. La postérité de Droysen : quelques jalons

Comme on l'a montré l'an dernier, les thèses de Droysen n'ont pas été acceptées unanimement par ses contemporains, tant s'en faut. Il suffit, entre autres, de lire l'*History of Greece* de l'anglais Grote pour s'en convaincre. Les réticences de Grote portent aussi sur l'ampleur des transformations attribuées à Alexandre. Au contraire d'un autre historien britannique, l'évêque Thirwall, Grote s'oppose

explicitement à Droysen. S'il admet qu'à terme la conquête macédonienne a favorisé les communications, il estime qu'Alexandre n'a jamais eu d'autre but que de conquérir des pays et de reprendre à son profit l'organisation tributaire des Perses, sans y rien changer. Les impératifs militaires ne lui auraient donc laissé « aucun loisir pour les améliorations convenables à la paix et à la stabilité ». Les historiens et écrivains successifs, qui ont écrit sur Alexandre, n'ont cessé de balancer entre l'aspect positif et l'aspect négatif, au point que cette hésitation essentielle a suscité articles, livres et recueils autour du thème : « Civilisateur ou destructeur ? ».

Néanmoins, globalement et sur le long terme, l'image imposée d'un « Alexandre soucieux de développement économique et commercial » a eu un succès immense et durable. On le voit bien, par exemple, en lisant deux manuels parus en France à près d'un siècle d'intervalle, l'*Abrégé d'histoire grecque* de Duruy en 1858 (« Le commerce, lien des nations, développé sur une immense échelle... L'industrie vivement sollicitée... »), et le manuel de la collection « Clío » en 1939 sous la signature de R. Cohen (« Rénover des procédés de culture millénaires ; planter en Asie les arbres qui ont fait la fortune de la Grèce ; installer au croisement de pistes marquées par la nature et les habitudes locales, des citadelles à l'ombre desquelles les marchands puissent tranquillement trafiquer ; remettre en état des canaux devenus impraticables ; améliorer le cours des fleuves ; bref, aider partout au développement de la prospérité... »). Le même auteur conclut un autre manuel (Coll. Glotz) par cette (fausse) interrogation : « Que faut-il de plus pour lui assurer une place immense dans l'histoire de l'économie universelle ? ». L'on pourrait multiplier les citations⁵.

Si une telle interprétation a continué d'être reçue également dans les ouvrages de spécialistes, c'est aussi qu'elle fut reprise, relayée, voire amplifiée par Ulrich Wilcken (1862-1944), qui fait paraître en 1931 un *Alexander der Grosse* (Leipzig), traduit en anglais dès 1932, puis vingt ans plus tard en français (Payot, 1952 ; régulièrement réimprimé). Paryrologue de renom et grand admirateur de Droysen (il avait annoté une réédition de la thèse que Droysen avait soutenue en 1831 sur le royaume lagide), il se situe ouvertement dans la lignée de son *Alexandre*, jugé « fondamental et génial ». Spécialiste reconnu de l'économie antique, Wilcken reprint dans son livre les thèses qu'il avait publiées dès 1921 dans un article sur l'économie hellénistique, qui était resté célèbre (« Alexander der Grosse und die hellenistische Wirtschaft », *Schmollers Jahrbuch* 45/2, 1921, pp. 45-116). L'on a analysé en détail le livre et l'article. Tout au long des pages qu'il consacre au sujet, il illustre la conviction qui est la sienne, qu'Alexandre « a produit un bouleversement phénoménal dans la vie économique de son temps... Il a éveillé l'Orient d'une léthargie multiséculaire ». Ce n'était donc pas seulement un grand conquérant, mais aussi un grand homme d'état, parfaitement conscient

5. L'on a suivi les reprises et avatars des thèses droyséniennes au long des XIX^e et XX^e siècles, à travers un choix d'une quinzaine d'auteurs.

des nécessités économiques, et soucieux de dégager voies et moyens pour mener à bien une telle politique. Deux observations s'imposent de l'analyse des travaux de Wilcken sur Alexandre : — la première est que ses écrits ont eu une influence profonde et durable, décelable y compris chez Rostovtzeff ; — la seconde est qu'en raison de son prestige scientifique, Wilcken a en quelque sorte légitimé les interprétations de Droysen ; il leur a, en tout cas, donné une seconde jeunesse, ce qui contribue à expliquer qu'un siècle et demi après leur première expression (1833), elles aient encore une si grande audience (même si, dans les publications récentes, il n'est plus guère question des aspects économiques de la conquête).

3. Sources, méthodes, raisonnements et modèles

Après avoir analysé en détail les thèses de Droysen, puis les voies et moyens par lesquels elles se sont transmises, presque inchangées, jusqu'au XX^e siècle, on s'est interrogé sur le type de raisonnement et de méthode que Droysen a adoptés pour élaborer sa vision d'un « Alexandre rénovateur économique ». Sur quelles sources et modèles explicites ou implicites se fonde la certitude de Droysen ? D'une part, il est parfaitement conscient de l'état lacunaire des sources disponibles, particulièrement en ce domaine. Mais, en même temps, il est intimement convaincu qu'au-delà des lacunes et de l'imprécision des sources antiques, un mouvement nécessaire est lancé, et que la tâche de l'historien véritable est d'en expliquer le sens. C'est ce que l'on a montré en proposant une analyse critique serrée de quelques passages. Pour Droysen, également passionné par la réflexion sur la recherche et la méthode, le vrai historien ne doit pas s'interdire d'interpréter, au motif que la documentation est insuffisante. On a rapproché les positions de Droysen de celles d'un de ses maîtres, A. Boeckh, qui, dans l'introduction de son *Économie politique des Athéniens* (1^{re} éd. allemande 1817), se situe en opposition avec la démarche des « antiquaires » ; celle-ci, en effet, « engage l'observateur dans un labyrinthe de détails sans fin dont la liaison n'est qu'apparente, ou même le conduit à des erreurs qui le captivent par leur éclat ».

Par ailleurs, une analyse minutieuse montre que la thèse de la « rénovation économique de l'Asie » est liée très étroitement à la vision que Droysen se fait de l'état de l'empire achéménide : il s'agit d'un « colosse aux pieds d'argile », « un colossal empire, déchiré intérieurement et languissant », dont les richesses sont « vampirisées » par le pouvoir central et « immobilisées dans des trésors royaux ». L'on reprendra l'an prochain de manière plus complète l'analyse du contexte politique et culturel dans lequel on peut situer Droysen (avec bien d'autres). On est renvoyé à la vision que l'Europe a du Proche-Orient (et de l'Islam) et des différents pays conquis et dominés par les Européens. Le modèle est celui du despotisme et de la stagnation.

On s'est penché sur quelques exemples d'utilisation des sources anciennes par Droysen. On a pu montrer que Droysen amène de temps à autre à l'appui des sources bien peu convaincantes, ou/et qu'il utilise d'une manière trop peu critique

des passages d'auteurs anciens qui peuvent donner lieu à lectures plurielles, et, plus encore, qu'il n'évoque jamais des interprétations différentes qui ont pu être proposées antérieurement à ses premières publications. On a pris en détail l'exemple de ce que Droysen juge avoir été, de la part d'Alexandre, « l'abolition des prestations en nature », postulées avoir été écrasantes du temps des Perses. L'exemple s'est révélé d'autant plus intéressant que Droysen en tire des conclusions de grande ampleur : auparavant écrasés sous la charge fiscale (en nature), villes et pays reçoivent désormais une impulsion économique de la présence de la cour d'Alexandre. On passe en fait, sans le dire, d'une interprétation du luxe à une autre : on passe du luxe écrasant et condamnable des cours orientales à un luxe positivement interprété car synonyme de dépenses réinjectées dans le circuit productif et marchand. D'autres exemples ont été analysés, en particulier des passages bien connus d'auteurs antiques (surtout Arrien et Strabon), jugeant que les Perses, par peur d'une invasion qui viendrait de la mer, avaient érigé des *katarraktes* [compris généralement comme « barrages » ou « digues »] en travers du Tigre (et/ou de l'Euphrate) ; en les démolissant, Alexandre aurait permis au commerce avec l'Inde de reprendre par le Golfe persique récemment remonté par Néarque ; dans cette optique, la destruction des *katarraktes* constitue une étape de première grandeur dans la politique prôlée par Droysen à Alexandre de la constitution de vastes réseaux marchands entre l'Inde, la Babylonie et la côte méditerranéenne. Cette thèse a eu un immense succès après Droysen, en dépit de doutes critiques qui ont été émis ici et là, mais qui ont été presque régulièrement ignorés⁶. L'on a montré qu'en réalité, l'historiographie des *katarraktes* est bien présente au cours de tout le XVIII^e siècle (y compris chez Montesquieu), et qu'elle remonte (au moins) à la publication par l'évêque Huet, en 1691, d'un ouvrage sur la localisation du Paradis terrestre, et enfin que dès le XVIII^e et les débuts du XIX^e s. (avant Droysen), d'autres hypothèses avaient été émises, que Droysen n'a pas évoquées, et qu'il a même simplement ignorées : elles remettaient en cause sa large vision d'un « Alexandre rénovateur d'une Asie stagnante ». Dans chacun des cas analysés (prélèvements en nature ; *katarraktes*), la critique interne des modes de raisonnement et l'analyse des hypothèses alternatives fragilisent une vision qui, pourtant, via Wilcken, continue d'imprégner la littérature et les images récurrentes sur Alexandre.

L'on voit ainsi que, malgré l'absence de références (explicites) à des travaux antérieurs, l'œuvre de Droysen (comme celle de tout historien, et plus largement comme de tout chercheur), doit beaucoup aux réflexions de ceux qui l'ont précédé et dont il a reçu les leçons (Hegel par exemple, sur le plan de la philosophie historique). Cela étant, une telle absence de références à des ouvrages historiques

6. Voir nos précédentes études que les analyses présentées cette année viennent enrichir (« Alexandre et les kataraktes du Tigre », *Mélanges M. Labrousse* = Pallas Hors-série, Toulouse, 1986, pp. 11-22 ; « Katarraktai du Tigre et *muballitum* du Habur », NABU 1999, Note 1, également disponible sur www.achemenet.com, dans la rubrique Ressources en ligne/NABU). Le dossier historiographique ainsi complété sera exposé et analysé dans une étude spécifique.

laisse le lecteur d'aujourd'hui dans une certaine perplexité. Sur des points essentiels, Droysen a certainement lu et consulté des ouvrages antérieurs, qu'il ne cite pas et donc qu'il ne commente ni ne critique (malgré le très grand nombre de notes infra-paginales dans l'édition de 1833 : plus de 650). Cette simple remarque pourrait être l'objet d'une recherche historiographique spécifique. On l'a menée partiellement, elle sera exposée plus en détail ailleurs. L'on a en particulier exposé les résultats d'une recherche sur un cas particulièrement éclairant, celui des développements que consacre Droysen à ce qu'il appelle le passage d'une économie naturelle à une économie monétaire, entre les Achéménides et Alexandre. Il donne fort peu de renseignements sur ses lectures, ou, plus exactement, il n'en donne aucun. Doit-on en postuler qu'il est le premier à se poser la question ? La réponse est « non », sans aucun doute. L'on a exposé trois exemples pris en Allemagne, chacun étant situé au confluent des XVIII^e et XIX^e siècles, d'amont en aval : Heinrich Gottlob Heyne (1729-1812), Arnold Heeren (1760-1842), Fr.-Chr. Schlosser (1776-1861), qui ont fait paraître leurs travaux alors que Droysen était encore étudiant. Ces exemples montrent très clairement que la question avait été largement introduite et traitée avant lui. On a également et enfin souligné que, dès 1817, la question des trésors perses et des conséquences de leur monétarisation sous Alexandre avait été introduite par A. Boeckh (1785-1867), dont Droysen avait suivi les séminaires à Berlin en 1826-1827. Pour des raisons, qui tiennent en partie au mode de citation en usage à cette date, Droysen n'en a pas fait état.

4. Un bilan intermédiaire

On a pu ainsi mettre clairement en évidence la nécessité absolue, pour l'historien de l'histoire d'Alexandre, de remonter vers le XVIII^e siècle. Pour poursuivre l'exemple de Heeren : né en 1760, mort en 1842, il est tout autant un homme du XVIII^e qu'un historien du XIX^e. Lorsque Heeren développe ses idées sur le despotisme en Asie, c'est à Montesquieu et à Locke qu'il fait référence comme aux autorités indiscutables en ce domaine. De son côté, dans son *Économie politique des Athéniens*, Boeckh cite et discute l'*Esprit des Lois* et le livre célébrissime de Hume sur la démographie (*Essai sur la population des Anciens*) ; il discute aussi (plus longuement encore) le *Discours sur l'économie politique* de Jean-Jacques Rousseau, et il cite nombre d'ouvrages d'historiens du XVIII^e s. (Gillies, l'Abbé Barthélémy), pour ne pas parler des recherches cartographiques et géographiques de D'Anville. Et, si l'on prend l'exemple concret des débats sur un Alexandre destructeur ou constructeur, il est tout à fait clair qu'ils sont eux aussi très anciens. Ils avaient commencé en fait dès l'Antiquité (cf. Orose). Et si l'on se replaçait à l'époque moderne, on remarque que les jugements contrastés sur Alexandre peuvent s'analyser au moins à partir de Bossuet (1681) ; on les suit fort bien à travers les publications de Bougainville (*Parallèle de l'expédition d'Alexandre dans les Indes avec celle que mena Thamas-Kouli-*

Khan, 1757) et de Linguet (*Histoire du siècle d'Alexandre*, 1769), que l'on a brièvement présentés (l'on reviendra l'an prochain sur Linguet).

Droysen a-t-il lu Bougainville et Linguet ? Cela n'est pas impossible, mais on ne peut pas le prouver. De toute façon, le problème ne se situe pas vraiment là. L'évocation de la littérature du XVIII^e s. attire l'attention sur le fait que, sans nier son originalité, la vision d'Alexandre chez Droysen ne relève pas de la génération spontanée, elle est inscrite dans la longue durée historiographique. C'est très exactement l'hypothèse qui va nous guider tout au long de ces conférences sur le thème d'Alexandre « grand économiste ».

En guise de transition, l'on a évoqué à nouveau, mais sous un autre éclairage, la thèse des conséquences foudroyantes de la mise en circulation des trésors perses. Ce qui semble particulièrement intéressant, c'est la métaphore utilisée par Droysen, celle de la circulation sanguine (« quand la nouvelle puissance royale qui régnait maintenant sur l'Asie donna la volée à ces richesses jusqu'à ensevelies, lorsqu'elle les laissa déborder de son sein, comme le cœur projette le sang... »). La naissance (et/ou la diffusion) de cette métaphore peut être située dans le temps, grâce au livre de Simone Meyssonier, intitulé : *La balance et l'horloge. La genèse de la pensée libérale au XVIII^e siècle* (Paris, Les Éditions de la passion, 1989). L'auteur analyse l'œuvre de Boisguibert, qui publia plusieurs ouvrages entre 1695 et 1710 : ils eurent un succès considérable, et inspirèrent nombre d'économistes dans le reste du XVIII^e s. Citons simplement l'un des aspects présentés par S. Meyssonier : « Sa novation fondamentale pour l'analyse économique ultérieure fut d'enrichir le concept de "circulation" familier aux mercantilistes de celui, plus complexe, d'équilibre naturel. Depuis la *Leçon sur la monnaie*, publiée en 1588, par le financier florentin Davanzati, la métaphore de la circulation selon laquelle la monnaie irrigue le corps de la nation comme le sang irrigue l'organisme, a été reprise sans discontinuité par tous les économistes jusqu'au milieu du XVIII^e siècle. Les Français en particulier la citent à plaisir comme une référence culturelle qui validerait les connaissances de l'auteur qui l'utilise. Mais Locke et Law la reprennent également » (p. 45).

Cette métaphore, à la suite, a été également étudiée, du moins explicitée, dans le livre d'une autre moderniste, Catherine Larrère, *L'invention de l'économie au XVIII^e siècle. Du droit naturel à la physiocratie* (Paris, PUF, 1992). Dans le chapitre consacré au mercantilisme, et à l'autarcie interne que la théorie suppose et implique, l'auteur renvoie à un certain nombre d'auteurs du XVIII^e, qui insistent sur la nécessité de la circulation des espèces à l'intérieur du royaume, et elle note, à la suite de Meyssonier : « Très tôt, le sang a été pris comme métaphore de cette distribution, avant même que soit l'on sûr qu'il circulait, et encore plus après Harvey » (p. 107). C. Larrère se réfère à plusieurs auteurs de cette période. Ainsi Vauban : « Le commerce du pays sert à faciliter la circulation et le mouvement de l'argent, non moins nécessaire au corps politique que celle du sang au corps humain, à l'entretien et subsistance des peuples, et empêche que l'argent ne demeure oisif et ne sorte du royaume pour passer chez les

étrangers ». Ou encore Law : « La monnaie est dans l'État ce que le sang est au corps humain ».

On doute que Droysen ait ré-inventé de lui-même la métaphore ; l'on est au contraire conduit à postuler qu'il l'a empruntée à ses maîtres et/ou à ses lectures. De la même façon, il paraît tout à fait clair que sa discussion sur le luxe comparé de la cour achéménide et de la cour d'Alexandre et sur leurs composantes économiques s'inscrit dans un débat qui a été particulièrement animé tout au long du XVIII^e s.

5. Une analyse de la production du XVIII^e siècle sur l'histoire d'Alexandre : méthodes et objectifs

L'on est ainsi passé au XVIII^e s. proprement dit. Plusieurs cours ont été consacrés à la présentation et à l'analyse de tableaux chrono-bibliographiques, que l'on a réalisés pour y rassembler, sous plusieurs en-têtes, la bibliographie relative à Alexandre, provenant de France, d'Angleterre et d'Allemagne au XVIII^e siècle, y compris les ouvrages de philologie (éditions et traductions de textes anciens), et les travaux relatifs à la géographie, aux voyages de découvertes et à l'histoire du commerce. En principe, pour construire une bibliographie génétique, on remonte de proche en proche, depuis les ouvrages les plus récents. Mais les choses, évidemment, ne sont pas aussi simples. Dans un domaine aussi prolifique que celui de l'histoire d'Alexandre (mais ce n'est pas le seul exemple), au fur et à mesure de l'accumulation des strates, les strates les plus anciennes sont effacées, au cours d'un processus continu de « phagocytose érudite », et les auteurs tombent ainsi progressivement, sauf exception, dans un profond oubli (ce qui permet de qualifier de « nouveau » ce qui n'est que « récent »). Par ailleurs, les ouvrages publiés dans la première moitié du XIX^e (qui devraient permettre de remonter vers la bibliographie antérieure, tout particulièrement celle du XVIII^e s.) sont très lacunaires de ce point de vue (déjà remarqué plus haut à propos de Droysen) : ils citent rarement leurs lectures, et, lorsqu'ils le font, c'est d'une manière extrêmement imprécise, soit par le nom seul, soit par une abréviation du titre difficilement compréhensible, — sauf à la suite de recherches exhaustives et minutieuses, comme celles que l'on a menées.

Si l'on se tourne du côté des ouvrages plus récents, qui concernent plus spécifiquement le thème de l'historiographie, l'on observe que beaucoup de livres et d'articles ont été publiés sur les visions de l'Antiquité développées par les auteurs de l'époque des Lumières : la réception de l'Antiquité à l'époque moderne est un thème qui a donné lieu à de nombreuses thèses et à de nombreux colloques. L'ouvrage de référence et le point de départ obligés restent la thèse de Ch. Grell, *Le Dix-Huitième siècle et l'antiquité en France, 1680-1789*, I-II, Voltaire Foundation, Oxford, 1995. Les nombreux développements s'appuient surtout sur des textes et études qui expriment et illustrent les visions développées au XVIII^e s., au regard de l'histoire de la Grèce classique et de Rome. En revanche, l'histoire

d'Alexandre y est très peu présente. Ch. Grell note au passage (dans le cours d'un développement sur les conceptions du grand homme au XVIII^e s.) que « sa notoriété subit, tout au long du XVIII^e siècle, une longue éclipse » (II, p. 1087) ; elle ajoute, en note, la précision suivante : « Il n'y eut guère, au dix-huitième siècle, que Montesquieu, Voltaire et Linguet qui se montrèrent favorables au conquérant » (p. 1087, n. 37). L'observation paraît juste et de bon sens, mais elle est également si partielle qu'elle en devient irrecevable sous cette forme. Même si chacun des trois auteurs est présenté à plusieurs reprises dans le cours de l'ouvrage, il n'y est que fort peu question de l'histoire d'Alexandre ; il y est également fort peu question d'autres auteurs qui ont pu eux aussi nourrir singulièrement la discussion.

Dans cette même note, elle renvoie à un autre ouvrage, écrit en collaboration avec Christian Michel, *L'École des Princes ou Alexandre disgracié*, Les Belles Lettres, 1988 (précédé d'un texte de P. Vidal-Naquet, « Les Alexandres », pp. 7-30). Le livre est essentiellement consacré à l'utilisation du mythe d'Alexandre dans une première partie du règne de Louis XIV, puis à son abandon, dès lors que le roi juge qu'il convient d'appuyer la doctrine absolutiste sur l'exaltation d'un passé français, Henri IV et Saint-Louis, et non plus sur l'instrumentalisation du passé gréco-romain, y compris à la travers les images (cf. Le Brun et son programme, puis son abandon). Le livre est tout à fait intéressant, et très bien enlevé. Il présente également une série de (49) citations de textes d'auteurs des XVII^e et XVIII^e s., datés entre 1624 et 1786. Ch. Grell revient sur une idée effleurée dans sa thèse. Elle écrit, à propos du XVIII^e siècle : « Dans les années 1740-1760, trois auteurs connus, — Voltaire, Montesquieu et Linguet, — entreprirent de réhabiliter sa mémoire. Pour ce faire, ils renoncèrent tous trois à l'histoire psychologique et morale et s'appliquèrent à analyser l'œuvre de l'homme d'État » (p. 88).

Les deux livres que je viens de citer sont utiles, mais, dans le cadre de l'analyse que l'on a commencé de mener, leur apport est assez limité. Et ce, pour plusieurs raisons. Tout d'abord, même le second ouvrage, centré sur Alexandre, manque d'analyse historiographique vraiment approfondie. Parlant de Montesquieu, l'auteur insiste sur la volonté d'Alexandre d'adopter les mœurs des Perses ; en note de bas de page, elle relève, sans plus, le caractère très neuf de l'interprétation, en ajoutant le commentaire suivant : « et les historiens n'en ont guère tenu compte avant J.G. Droysen » (p. 90, n. 73). Une telle phrase surprend : suggéré ou postulé (?), le lien Montesquieu-Droysen aurait mérité autre chose qu'une remarque au détour d'une note infra-paginale ; telle qu'elle est présentée, la phrase est pour le moins incertaine, comme on le verra. En outre, tout en citant, parmi les *Témoignages*, un passage du livre XXI de l'*Esprit des Lois* (p. 185) consacré à la politique commerciale d'Alexandre, l'auteur n'en donne aucun commentaire. Par ailleurs, la liste des auteurs du XVIII^e est à la fois incomplète et hétérogène. En fait, à notre avis, il n'y a pas de commune mesure entre, d'une part, la réflexion de Montesquieu sur Alexandre, et, d'autre

part, les remarques superficiellement moralisantes de Bougainville, ou les remarques paradoxales et contradictoires d'un auteur aussi impulsif que l'était Linguet. Même la mise sur le même plan de Voltaire et de Montesquieu est extrêmement trompeuse : car les apports respectifs de l'un et de l'autre à la discussion considérée ne pèsent pas d'un poids égal. L'on ne peut pas dire que l'un et l'autre ont tenté « de réhabiliter la mémoire d'Alexandre » : l'expression est là-aussi trompeuse : Voltaire a réhabilité Calas, il n'a pas réhabilité Alexandre ; quant à Montesquieu, il poursuivait une réflexion d'ordre général qu'il a nourrie, *aussi*, de l'histoire d'Alexandre ; personne ne croit que la renommée du Macédonien lui importait vraiment. Parlant de ces auteurs, le choix n'est pas, ou ne devrait pas être, entre un « portrait positif » et un « portrait négatif » : une telle alternative est extrêmement réductrice ; la discussion doit nécessairement être plus complexe, et dépasser l'aspect moral qu'elle a trop longtemps revêtue, y compris tout au long du XVIII^e siècle (et qu'elle revêt de nouveau depuis une vingtaine d'années dans un courant de la littérature spécialisée anglo-saxonne). Disons plutôt que Voltaire et Montesquieu ont développé des vues sur les conséquences des grandes conquêtes militaires, qui parfois se rejoignent, et qui, parfois, divergent singulièrement. D'autre part, l'auteur (Ch. Grell) a oublié de faire figurer dans la liste quelqu'un dont l'on reparlera en détail, à savoir l'évêque Pierre-Daniel Huet, qui fut le premier, avant Montesquieu, qu'il inspira, à exposer et à discuter de la politique commerciale d'Alexandre.

Autre ardente obligation : ne pas limiter l'analyse à la France, mais y insérer les productions de deux pays qui alors tiennent un rôle important dans le domaine de l'histoire ancienne : l'Angleterre (et l'Écosse) et plus encore l'Allemagne (ou les Allemagnes). Pour ne prendre qu'un exemple parmi d'autres, la réflexion sur le « grand homme » n'est pas propre à la France.

Au total, la bibliographie *spécialisée* sur l'historiographie d'Alexandre au XVIII^e s. reste très limitée, du moins quantitativement. L'on ne peut guère citer que deux articles. Tout d'abord, celui de K.E. Christodoulou, « Alexandre le Grand chez Voltaire », in : *Voltaire et ses combats*, Voltaire Foundation, Oxford, 1997, pp. 1423-1434 ; mais, aussi intéressant soit-il, il reste d'ampleur limitée ; il doit être lu en vision synoptique avec l'étude précédente, dans le même ouvrage, par John Inverson, « La guerre, le grand homme et l'histoire selon Voltaire : le cas de l'Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand », pp. 1413-1422⁷. Du côté de Montesquieu, la recherche est rendue plus aisée grâce aux bibliographies qui paraissent régulièrement dans la revue *Montesquieu*, mais la récolte sur Alexandre n'est pas abondante (pour parler en litote), car l'on ne peut guère citer que l'étude (au demeurant extrêmement stimulante) de

7. Sur le sujet voir aussi Charles Rihs, *Voltaire. Recherches sur les origines du matérialisme historique*, 2^e éd., Slatkine-Champion, Genève-Paris, 1977, en part. pp. 150-162 (« Le despote éclairé ou la théorie du grand homme »).

Catherine Volpilhac-Auger (éminente spécialiste de Montesquieu)⁸, « Montesquieu et l'impérialisme grec : Alexandre ou l'art de la conquête », in : *Montesquieu and the spirit of Modernity*, Voltaire Foundation, Oxford, 2002, pp. 49-60. La bibliographie s'accroît quelque peu si, comme tout y invite, on y joint des études consacrées à des thèmes proches. L'on pense en particulier aux articles qui traitent de Montesquieu et du commerce ; à ce titre, l'article récent de C. Larrère sur « Montesquieu et l'histoire du commerce » est tout à fait intéressant (*Le temps de Montesquieu*, Droz, Genève, 2002, pp. 319-335) ; l'auteur ne manque pas d'ailleurs de citer le Livre XXI et de le replacer dans une réflexion d'ensemble.

Pour revenir aux livres et articles datés du XVIII^e siècle (entre la fin du XVII^e siècle et la parution de la 2^e édition de l'ouvrage du baron de Sainte-Croix en 1804), l'on observe que les études spécialisées sur Alexandre sont fort rares, si l'on met de côté les manuels d'histoire « grecque » ou « universelle », d'ampleur, d'information et de réflexion fort diversifiées au demeurant (Bossuet, Rollin, *Universal History*, Mably, Gast, Gatterer, Heyne, Condorcet, Goldsmith, Condillac, Herder, Mitford, Gillies, Cousin-Despréaux, Barthélémy, Beck, Heeren : énumérés par ordre chronologique de publication, entre 1681 et 1799). Le premier article de « synthèse » sur Alexandre, si l'on peut dire, est l'article (muni de notes érudites abondantes) que lui a consacré Pierre Bayle dans son fameux *Dictionnaire historique et philosophique*, dont la première édition paraît en 1697. Par la suite, si l'on met à part un livre très médiocre de Bury consacré à Philippe et à Alexandre (1761), et le surprenant *Siècle d'Alexandre* de Linguet (2^e éd. 1769), le livre de Sainte-Croix (1775, puis 1804) est la première étude érudite sur l'histoire d'Alexandre (ou plus exactement sur ses sources) ; dans la seconde partie du XVIII^e s., les seules autres monographies sur Alexandre sont, en Allemagne celle de Fessler (1797), et en France celle de Chaussard en 1800 (sous la forme d'une traduction d'Arrien accompagnée de notes très abondantes et d'un atlas), c'est-à-dire, on le voit, fort peu.

On peut aussi se tourner vers les Tables de l'Académie des Inscriptions. Du côté des sujets de prix, tout d'abord, un seul est consacré à Alexandre, en 1770 : « Examen critique des historiens d'Alexandre le Grand » ; il sera décerné en 1771 à de Sainte-Croix (qui en tirera le livre déjà mentionné en 1775, traduit en anglais en 1793, puis une nouvelle édition très augmentée en 1804). Du côté des articles, outre la communication consacrée par l'abbé Sevin (1727) à Callisthène, — sujet particulièrement populaire alors (cf. le *Lysimaque* de Montesquieu en 1751), l'on a relevé deux mémoires : l'un de M. Secousse en 1723 (sur l'idée que l'on doit se faire des conquêtes et de leur héros), l'autre par Bougainville en 1753 sur la mort de Stateira. Tout compte fait, beaucoup plus de livres ont

8. L'on tient à remercier chaleureusement notre collègue de l'ENS-L de Lyon, qui a bien voulu nous communiquer des manuscrits inédits, plus particulièrement des résultats partiels de recherches en cours sur les archives du château de la Brède (aujourd'hui confiées en dation à la Bibliothèque municipale de Bordeaux).

été consacrés au règne de Philippe II, y compris sous forme de parallèles rhétoriques entre le père et le fils, — exercice emprunté à Lucien, qui, déjà bien établi au XVII^e s., tourne régulièrement aux dépens d'Alexandre.

L'analyse des Tables de l'Académie montre aussi qu'il y a plus de concours organisés sur la géographie antique, y compris sur les connaissances géographiques à l'époque d'Alexandre. On y compte d'assez nombreux articles de géographie historique, dont plusieurs ont un rapport direct ou indirect avec l'expédition d'Alexandre dans la vallée de l'Indus. Cette remarque permet d'introduire une observation que le tableau commenté impose déjà à première vue, et sur laquelle on a beaucoup insisté : il convient de ne pas réduire l'analyse historiographique aux ouvrages proprement « historiques ». Les ouvrages sur l'histoire du commerce sont eux aussi particulièrement informatifs. L'on a vu que, chez Droysen, la création des routes maritimes nouvelles et l'expansion mondiale du commerce est part constitutive de la politique économique attribuée à Alexandre ; nous verrons qu'il en est de même chez Montesquieu, mais déjà aussi chez Huet (1712), également chez d'autres auteurs qui ont alors traité de l'histoire du commerce, comme Schlözer (1758), ou, plus tardivement, Robertson (1791), Heeren (1793), ou Vincent (1797). À l'histoire du commerce est liée de près l'histoire de la navigation (cf. les livres de Huet, ou Berghaus en 1797 ; Gosselin a commencé sa carrière comme négociant etc.). Dès qu'il s'agit de commerce maritime, l'accent est mis essentiellement, au XVIII^e s., sur le commerce de l'Inde, à l'époque ancienne (Alexandre), comme à l'époque contemporaine (voir aussi Eichorn, 1745). Comme jusqu'en plein XX^e siècle, l'histoire de la navigation et l'histoire du commerce sont le plus souvent confondues avec l'histoire des découvertes géographiques. Deux très grands géographes vivent et travaillent au tournant des XVIII^e et XIX^e : Humboldt naît en 1769, Ritter en 1779 (Droysen suivit ses cours à Berlin) ; la littérature géographique n'est pas née au XVIII^e (cf. Ramusio dès 1563), mais elle s'est considérablement développée alors. L'un des livres préférés de Montesquieu est celui de Jacques Robbe, *Méthode pour apprendre facilement la géographie*, 1^{re} éd., Paris, 1678, constamment réédité au moins jusqu'en 1721 (cf. C. Vopilhac-Augier, *L'Atelier de Montesquieu*, p. 209 et n.). Par ailleurs, l'on trouve de très nombreuses études sur la géographie des campagnes d'Alexandre, en relation avec le développement de la cartographie (Buache, 1731-38 ; D'Anville ; Gosselin 1803, Barbié du Bocage : cf. la sixième Section de l'ouvrage de Sainte-Croix, « De la géographie des historiens d'Alexandre », pp. 661-750, et « Analyse de la carte des marches et de l'empire d'Alexandre-le-Grand », par Barbié du Bocage, pp. 793-848, — soit au total 1/6^e du livre ; Barbié du Bocage fait l'historique des recherches à partir de la première carte publiée en 1598, jusqu'aux recherches plus récentes du Major Rennel, de Vincent etc.). L'on notera le grand nombre d'études géographiques et topographiques consacrées à la Mésopotamie, et plus encore à l'Inde et à ses abords continentaux et maritimes (D'Anville, Gosselin ; également Rennel, employé par l'*East India Company*, dont plusieurs ouvrages ont été traduits en

français) ; ils furent largement utilisés dans le cadre d'études consacrées aux voyages de découvertes antiques (cf. Vincent 1797), ou, plus simplement, à l'histoire d'Alexandre dans ces régions (de Sainte-Croix, Droysen et bien d'autres). Les nombreuses études géographiques sur la Caspienne sont liées à la fois à des controverses antiques et modernes sur des expéditions à l'époque d'Alexandre, et à l'avancée russe vers l'Asie centrale (il existe des rapports étroits entre l'expédition de Pierre le Grand en 1722 et les travaux cartographiques de Delisles et de D'Anville). Quant aux recherches géographiques sur l'Inde et sur le Golfe persique, elles ne peuvent être disjointes de la progression de la présence britannique ; même explication (si l'on peut dire) sur les traductions en français d'ouvrages sur l'Inde dans les vingt dernières années du XVIII^e (Rennel, Robertson, Vincent : voir les raisons avancées par Billecoq, le traducteur français de Vincent en 1800⁹). En d'autres termes, l'identité et les progrès de la géographie se sont construits dans l'Europe moderne sur les traces des marins, conquérants et marchands, le plus souvent d'ailleurs sous la forme d'études cartographiques. C'est en cela que l'histoire d'Alexandre fascine nos auteurs du XVIII^e s., car leurs visions de la géographie/cartographie (y compris marine) de l'Asie progressent aussi à partir de l'étude des auteurs anciens qui ont décrit les marches d'Alexandre, des côtes d'Asie Mineure à la vallée de l'Indus, et de la vallée de l'Indus jusqu'en Mésopotamie. Ce sont bien souvent chez eux que l'on trouve exprimée, comme une évidence qui doit s'imposer à tous, une vision positive de la conquête macédonienne. L'on comprend ainsi pourquoi il n'est pas possible d'étudier l'historiographie d'Alexandre au XVIII^e s. sans y joindre l'analyse de la production énorme sur l'histoire de la géographie et du commerce, — entre, disons, Huet (1716) et Vincent (1797), en passant par Montesquieu. Cette analyse conjointe permet de mener une véritable enquête de *géo-historiographie* d'Alexandre et de ses conquêtes.

Séminaires

Les séminaires ont été réalisés sous la forme d'un Colloque international, les 22-23 novembre 2004 au Collège de France (*La transition entre l'empire achéménide et les royaumes hellénistiques* (v. 350-300) : voir ci-dessous).

Conférences de professeurs invités

À l'invitation conjointe de la chaire d'Histoire et civilisation du monde achéménide et de l'empire d'Alexandre et de la chaire d'Épigraphie et histoire des

9. Il salue « les efforts journaliers du gouvernement, par lesquels il favorise les progrès des sciences, au milieu des soins importants qui l'occupent, et des dépenses inévitables qui épuisent ses ressources. Peut-être, en ordonnant la traduction du *Voyage de Néarque*, a-t-il pensé que c'était encore un moyen pour nous de combattre avec succès le plus implacable de nos ennemis, que de faire passer dans notre langue les ouvrages utiles composés par des Anglais, et de nous approprier ainsi les plus précieuses de leurs richesses nationales... ».

cités grecques (Prof. Denis Knoepfler), le Professeur **Miltiades Hatzopoulos** (Athènes) est venu présenter une série de quatre conférences sur « La Macédoine antique : langues, institutions, géographie historique », dans le cours du mois de février 2005.

À l'invitation conjointe de la chaire d'histoire et civilisation du monde achéménide et de l'empire d'Alexandre et de la chaire d'Assyriologie (Prof. Jean-Marie Durand), le professeur **Carlo Zaccagnini** (Istituto Orientale, Naples) est venu présenter, en mars 2005, une série de quatre conférences sur « Économies et sociétés dans le Proche-Orient ancien : échanges et prix, richesse et pauvreté ».

Publications du professeur

« Unité politique et diversité culturelle et religieuse dans l'empire achéménide », *Foi et Vie*, vol. 103/4 = *Cahier Biblique* n° 43, 2003 [2004] : 7-15.

« Milestones in the development of Achaemenid historiography in the era of Ernst Herzfeld », in : A. Gunter-S. Hauser (éd.), *Ersnt Herzfeld and the development of Near Eastern Studies 1900-1950*, Brill, Leiden-Boston, 2005, pp. 263-280.

« "Alexandre et l'hellénisation de l'Asie" : l'histoire au passé et au présent », *Studi Ellenistici* (Pisa) XVI : 9-69.

De la Grèce à l'Inde. Alexandre le Grand, Coll. Découvertes Gallimard, Paris, 2005 (nouvelle édition).

Alexandre le Grand, Coll. Que-sais-je ? 622, 6^e éd. revue et corrigée, Paris, 2005.

Conférences, séminaires et participations à des colloques internationaux

1-4 septembre 2004, Rennes, Colloque international (*The Celtic Conference in Classics*), communication sur « Historiographie hellénistique, histoire achéménide et histoire d'Alexandre, ou : d'Arrien à Droysen *via* Montesquieu ».

22-23 novembre 2004, Paris, Collège de France, organisation du Colloque *La transition entre l'empire achéménide et les royaumes hellénistiques (c. 350-300 av. J.-C.)*, Introduction et communication sur « L'Asie mineure en transition ».

26 janvier 2005 : Séminaire à l'ENS-Ulm, « L'historien d'Alexandre et ses documents : comparaison, analogie, histoire comparatiste » (dans le cadre de *La Semaine de l'Histoire*).

7 avril 2005 : Conférence à l'Université de Bari sur : « Passagio e transizione tra mondo achemenide e mondo ellenistico ».

29 avril 2005 : Conférence au *Center for Hellenic Studies* (Washington) : « From Darius to Seleukos : continuity and change ».

13-14 mai 2005 : participation à un Colloque International à Oslo (*Concepts of Past Reality in Ancient Oriental and Early Greek Thought*), communication sur « Le passé réutilisé dans les cours hellénistiques ».

20-21 mai 2005 : participation à un Colloque International à Istanbul (*The Achaemenid impact on local populations and cultures in Anatolia, 6th-4th Centuries B.C.*), communication sur « An Achaemenid Virtual Museum : Call for collaboration » (avec José Paumard, Paris-XIII).

26 mai 2005 : Séminaire à l'Université de Pise sur « La chute de l'empire achéménide : historiographie et histoire ».

Travaux de recherches menés par la Chaire d'histoire et civilisation du monde achéménide et de l'empire d'Alexandre

1. Colloque International

Dans la suite du Colloque réuni au Collège sur *L'archéologie de l'empire achéménide* (novembre 2003), à l'initiative jointe de la Chaire et du GDR 2538 du CNRS (Réseau international d'études et de recherches achéménides ; directeur P. Briant), un nouveau Colloque a été réuni les 22-23 novembre 2004 sur le thème *La transition entre l'empire achéménide et les royaumes hellénistiques (v. 350-300)*. Il a été introduit par Pierre Briant et Francis Joannès (Paris-VIII et GDR 2538). Les attendus et objectifs du Colloque étaient les suivants : La thèse de la rupture totale et absolue qu'aurait apportée la conquête d'Alexandre aux peuples et sociétés du Proche-Orient n'est plus soutenue par quiconque aujourd'hui. Au demeurant, dès le début du siècle dernier, puis dans les décennies qui ont suivi, Michael Rostovtzeff a fréquemment développé l'idée que le royaume des Séleucides en particulier devait beaucoup aux innovations et continuités achéménides. Le temps semble venu de réaliser un bilan prospectif, en concentrant les réflexions sur la période de transition proprement dite (entre Artaxerxès III et Seleukos). En raison du grand nombre de documents nouvellement publiés, une attention particulière est consacrée à la transition en Babylonie.

Les communications suivantes ont été présentées et discutées dans l'amphithéâtre Halbwachs devant des auditeurs particulièrement nombreux :

Tom Boiy (Louvain) : « Aspects chronologiques de la période de transition, c. 350-300 ».

Robert Van der Spek (Amsterdam), « The size and significance of the Babylonian temples under the Successors ».

Matt Stolper (OI Chicago ; GDR 2538), « Post-Achaemenid Iranica in Babylonian Texts ».

Paul-Alain Beaulieu (Harvard), « De l'Esagil au Mouseion : l'organisation de la recherche scientifique au IV^e s. av. J.-C. ».

Francis Joannès (Paris-VIII ; GDR 2538), « La Babylonie méridionale de la fin de la période achéménide au début de la période séleucide : continuité, déclin ou rupture ».

Michael Jursa (Wien), « Agricultural Management, Tax Farming and Banking : Activity in Babylonia in the Late Achaemenid and Hellenistic Period ».

José Paumard-Pierre Briant-Francis Joannès, « Rapport sur les sites-internet achemenet et musée achéménide virtuel. Perspectives sur la mise en ligne coordonnée des tablettes et sceaux babyloniens ».

André Lemaire (APHE ; GDR 2538), « La Transeuphratène en transition, c. 350-300 ».

Michel Chauveau (EPHE), « L'Égypte en transition ».

Raymond Descat (Bordeaux-III), « Aspects d'une transition : l'économie du monde égéen 350-300 ».

Pierre Briant (Collège de France ; GDR 2538), « L'Asie mineure en transition ».

Rémy Boucharlat (Maison de l'Orient et de la Méditerranée ; GDR 2538), « Sites et résidences perses en Iran dans la seconde moitié du 4^e s. ».

Amélie Kuhrt (University College, London ; GDR 2538), « Concluding Remarks ».

En marge du Colloque, Latifeh Summerer a présenté l'état de ses recherches sur les poutres peintes achéménides du musée de Munich, dont elle prépare la publication scientifique : « Achaemenid Wood Paintings from Phrygia ».

Les Actes du Colloque seront publiés en 2006 dans la collection *Persika* (voir ci-dessous §3).

2. Histoire achéménide et Internet

2.1. Lancé en juillet 2000, le site www.achemenet.com a été entièrement remodelé, dans son architecture informatique et dans sa conception graphique. Il s'agissait de passer d'un site « page par page » à un site dynamique adossé à une base de données, et muni d'un moteur de recherches (Intuition®, aimablement mis à notre disposition par la société Sinequa). Menés en collaboration par José Paumard (Maître de Conférences d'informatique à Paris-XIII) et par Philippe Bertin (designer et concepteur), sous la direction de P. Briant, les travaux se sont échelonnés tout au long de l'année, et le nouveau site (même URL) a été officiellement lancé en mai 2005. Il a recueilli aussitôt une audience élargie puisque, en juillet 2005, le nombre de visites/jour a été de 255 en moyenne (contre 150 en juillet 2004), dont 50 % viennent des États-Unis (contre 25 % il y a un an), la nouvelle version du site vient d'être élogieusement présentée par Michel Deverge dans la rubrique Internet de la revue *L'Histoire* (n° 301, septembre 2005 ; cf. déjà n° 247, octobre 2000).

2.2. Les travaux sur le nouveau site *Musée achéménide virtuel et interactif* (MAVI) se sont activement poursuivis, grâce à l'équipe constituée par P. Briant, J. Paumard (co-directeur du programme), Ph. Bertin, Marie-Françoise Clergeau (sous-directeur de Laboratoire et collaboratrice de la chaire du Prof. P. Briant), et par deux assistantes, Salima Larabi-Simonard et Aline Josse.

De nouvelles collaborations ont été négociées et réalisées avec des musées en France et à l'étranger. 1 — Le Musée d'art et d'histoire de Genève va mettre à notre disposition une collection de 279 objets achéménides de ses salles « Proche-

Orient » et de ses réserves. **2** — Par ailleurs, une convention officielle a été passée entre le Collège de France et la BNF ; celle-ci nous donne accès aux collections du Cabinet des Médailles ; une première campagne de photo-scans a été menée au mois de mai 2005 par Richard Hodges (Londres), à l'aide d'un scanner conçu spécialement ; un logiciel spécifique permet de faire automatiquement la découpe pour chaque monnaie et d'en extraire l'étiquette qui est ensuite exploitée pour indexer le fichier. Cette campagne, qui sera suivie d'une seconde en octobre 2005, a déjà permis de verser 2 223 nouvelles photos de monnaies haute résolution dans la base. **3** — Enfin, grâce à l'accord du Président Loyrette et des conservateurs des Antiquités Orientales (Annie Caubet et Béatrice André-Salvini, elle-même membre du comité de pilotage du programme MAVI), une campagne de photos (aux frais du programme MAVI) a été menée dans les salles perses du Louvre par Patrick Imbert, photographe du Collège, guidé et assisté par Mlle M.-F. Clergeau.

Près de dix mille images ont d'ores et déjà été rassemblées, de très haute résolution (taille moyenne : 5 millions de pixels, jusqu'à 150 millions de pixels pour les plus importantes), munies de toutes les indexations ; la plus grande partie est maintenant stockée et disponible sur un serveur dédié ; la base de données, les outils de consultation et l'interface ont été mis au point par J. Paumard et Ph. Bertin. Les premiers tests en ligne ont commencé, et le site devrait être officiellement lancé dans le cours du premier trimestre 2006, dans le même temps que l'équipe (en particulier autour de Mlle Clergeau) poursuit le travail d'indexation des images qui nous sont confiées.

3. Publications

Grâce à Ch. Moulin (Maison de l'Orient et de la Méditerranée, Lyon), et à Aline Josse et à Salima Larabi-Simonard, collaboratrices du professeur dans l'année 2004-2005, les Actes du Colloque *L'archéologie de l'empire achéménide : nouvelles recherches* (édités par P. Briant et R. Boucharlat) ont été mis en page ; le volume paraîtra dans la collection *Persika* (n° 6), chez de Boccard, avant Noël 2005. Trois autres volumes sont en voie d'être mis en page et publiés dans les prochains mois (*Persika* 7, 8, 9).